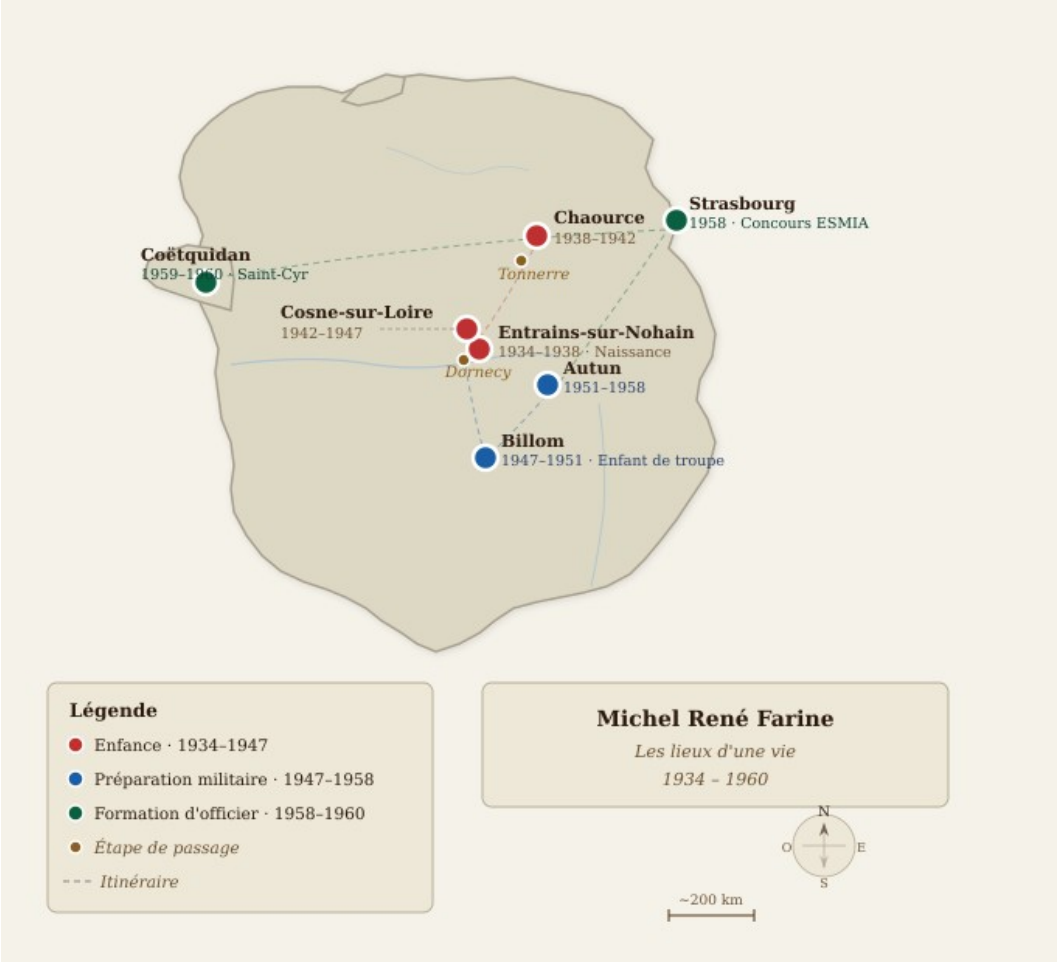
Michel René FARINE

Période 1934 – 1960

Né le 24 décembre 1934 à Entrains-sur-Nohain (Nièvre)



Naissance

24 décembre 1934 — Entrains-sur-Nohain (Nièvre)

Michel René Farine naît le 24 décembre 1934 à Entrains-sur-Nohain. Il vit ses premières années seul avec sa mère, Andrée Mathilde Petit.

Son père est René Jules Joseph Farine. Son frère, André Farine, est né dix-huit mois plus tôt, en 1933.

Note : le récit de Michel évoque une séparation des parents dès 1936, tandis qu'un document généalogique familial situe le divorce officiel en 1955. Ce point reste à clarifier avant la version finale.

Chaource

1939



Michel, environ 4-5 ans, en costume marin.

En 1938, la famille rejoint Chaource. C'est là que Michel découvre l'existence de son frère, alors élevé par leurs grands-parents : Paul, receveur des Postes, et Mathilde, employée au central téléphonique. Sa mère, elle, travaille au guichet.

Ce frère, André Farine, est né le 14 juin 1933 à Belfort — il a donc environ dix-huit mois de plus que Michel.

La guerre et l'exode

1939 – 1942

Avec le front qui se rapproche, le grand-père Paul décide d'éloigner son épouse, le frère de Michel et lui-même : il les conduit à Dornecy, tandis que la mère de Michel reste garder le bureau de poste de Chaource.

De retour, elle et le grand-père subissent un bombardement qui détruit le quartier voisin du bureau. Ils décident alors de rejoindre la famille à Dornecy avec la caisse, essuyant un second bombardement à Tonnerre. La voiture, touchée, est abandonnée dans un champ ; un convoi militaire en repli les prend en stop.

Photos Roger Barat et BundesArchiv. Traitement images Web3-Design



LA CROIX-ROUGE DANS LES RUES de Chaource. Le nombre de morts peut être évalué à 80 et celui des blessés au moins au double, écrit Roger Barat dans son livre. Le bombardement a détruit un tiers du village. Le feu s'est rapidement propagé aux habitations à pans de bois ou centre-ville. 47 maisons sont détruites. 76 endommagées.



EXODE DE CHAOURÇOIS, ROUTE DU PONT-DE-PRASLIN, après le bombardement d'une quinzaine de Stukas. Les habitants prennent à la hâte quelques effets personnels et partent à pied, poussant brouettes et vélos. Ils se rendent dans les hameaux voisins. Les plus vaillets gagnent l'Yonne. Les habitants reviendront entre le 18 juin et le 20 août.



LE PORTAIL SUD DE L'ÉGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE après le bombardement du 14 juin 1940. L'édifice religieux a souffert : murs lézardés, toitures béantes, vitraux du XVe siècle détruits...Aujourd'hui encore, le visiteur peut remarquer que l'imposante fenêtre du portail sud ne présente plus de vitrail d'origine.

Il y a 79 ans...

... Chaource était bombardée

Fin août 1944, Chaource était libérée. Mais le 14 juin 1940 allait rester gravé dans les mémoires. Environ 80 personnes ont perdu la vie et un tiers de la ville a été détruit. Une série de photos inédites relatent ce bombardement.

Le 14 juin 1940. 19 h50. Quelques instants auparavant, le maire de Chaource a fait annoncer un avis demandant aux habitants de quitter le village et de passer la nuit dans les hameaux avoisinants. Les Chaourçois n'auront pas le temps de partir, une quinzaine de bombardiers allemands junkers 87, dits Stukas, de la Luftwaffe piquent sur la commune, lâchant des bombes avant des tirs de mitrailleuse. Le bombardement n'a duré qu'une dizaine de minutes. L'horloge de l'église s'est arrêtée à 20 h 20 et restera dans cette position pendant plusieurs années.

Cette histoire est racontée par Roger Barat, historien chaourçois, dans un livre intitulé *Les événements tragiques de juin 1940 dans le Chaourçois.*

Franck Perrot, responsable du site internet de la commune, a voulu *« montrer un pan de l'histoire locale et la retranscrire au plus près »* en se servant des clichés de l'ouvrage de l'historien et d'archives allemandes. Passionné d'histoire, l'homme installé à Chaource depuis 22 ans a passé des heures à retravailler une vingtaine de clichés. *« En moyenne c'est une heure par photo, trois-quatre heures pour la plus grande. »* Maisons détruites. Gravats jonchant le sol. Prisonniers français traversant les rues… En quelques minutes, Chaource a changé de visage. ■

ANNE-CLAIRE GROSS

Retrouvez plus d'éléments sur lest-eclair.fr et l'ensemble des photos sur le site de la commune https://www.chaource.fr.

L'ESSENTIEL

- **Le 14 juin 1940,** une quinzaine de bombardiers allemands, dits Stukas, lâchent des bombes sur Chaource.
- **Le bombardement,** suivi de rafales de mitraillette, ne dure qu'une dizaine de minutes.
- **80 personnes** trouvent la mort.
- **Le 25 août 1944,** les premiers éléments du 2e régiment de cavalerie de l'US Army arrivaient dans le village.



DES TROUPES ALLEMANDES paradant rue des Fontaines à Chaource. La municipalité doit se plier aux exigences de l'occupant : couvre-feu à 21 h, salut aux officiers allemands, réquisition de draps. Spectacle de désolation autour, de nombreuses maisons sont éventrées et ont été pillées.



UN CONVOI ALLEMAND ENTRE DANS CHAOURCE, croisant les prisonniers français en route pour la captivité. Au fond, on devine l'hôtel des Fontaines détruit par l'attaque. Les jours suivant le bombardement, plusieurs corps desséminés sur le territoire ont été découverts.



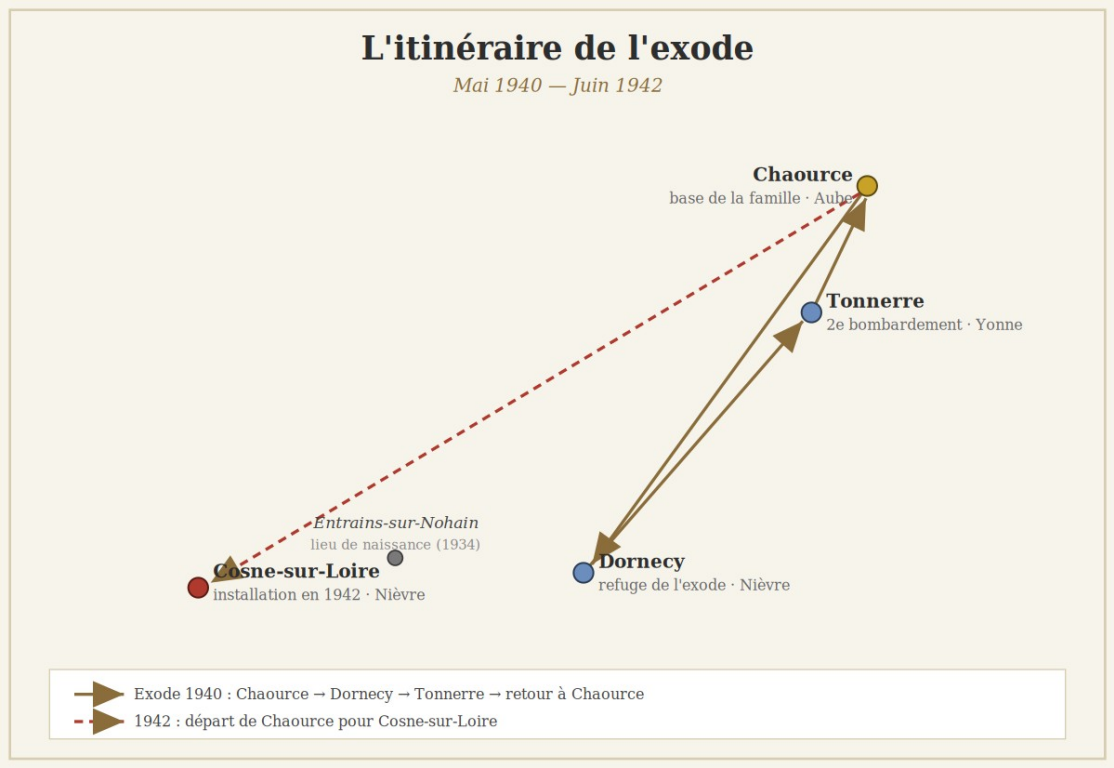
UN CONVOI DE PRISONNIERS FRANÇAIS en route pour la captivité. Une dizaine de minutes de bombardement ont suffi à changer le visage du village. Au fond, l'horloge de l'église Saint-Jean-Baptiste s'est arrêtée à 20 h 20. Elle restera dans cette position pendant plusieurs années.

La famille est parmi les premiers à rentrer à Chaource. Michel se souvient des décombres fumantes, des animaux tués dans les champs, des trous de bombe. Les Allemands réquisitionnent son grand-père pour ensevelir les morts, puis pour le déblaiement des rues.

En 1942, Michel et sa mère quittent Chaource pour Cosne-sur-Loire, sans son frère. Sa mère y vit avec un compagnon résistant, qui joue pour lui le rôle d'un père. Les nuits, ils se réfugient à la cave avec les voisins pendant les bombardements alliés.

D'après son témoignage, sa mère et ce compagnon « faisaient de la Résistance ». Andrée Mathilde Petit est d'ailleurs reconnue résistante sous le pseudonyme « Dame Commis » et décorée de la Médaille de la Résistance française (décret du 18 décembre 1945).

Note : le détail de son réseau reste à documenter — son dossier est conservé au Service historique de la Défense (Vincennes).



L'itinéraire de l'exode (1940) et le départ vers Cosne-sur-Loire (1942), d'après le récit de Michel. Positions géographiques réelles des communes.

Le témoignage du grand-père

Chaource, juin 1940

Repères historiques (source : commune de Chaource ; Roger Barat, « Les événements tragiques de juin 1940 dans le Chaourçois ») : le 14 juin 1940, vers 19h50, une quinzaine de bombardiers allemands Junkers 87 (Stukas) attaquent Chaource. Le bombardement, suivi de tirs de mitrailleuse, ne dure qu'une dizaine de minutes mais fait environ 80 morts ; 47 maisons sont détruites et de nombreuses autres endommagées. Un camion-citerne d'essence explose près de l'Hôtel des Fontaines et propage l'incendie aux maisons voisines. Des pièces d'artillerie et des véhicules militaires en stationnement sont détruits, dont une pièce de 75 de la défense anti-aérienne. L'horloge de l'église Saint-Jean-Baptiste s'arrête à 20h20 et y restera plusieurs années.

Paul Petit, grand-père de Michel, a photographié et légendé de sa main les ruines de Chaource après le bombardement. Réquisitionné pour ensevelir les morts, il a noté au crayon, au dos de deux cartes-photos, ce qu'il avait vu. Les transcriptions ci-dessous reproduisent ses mots.

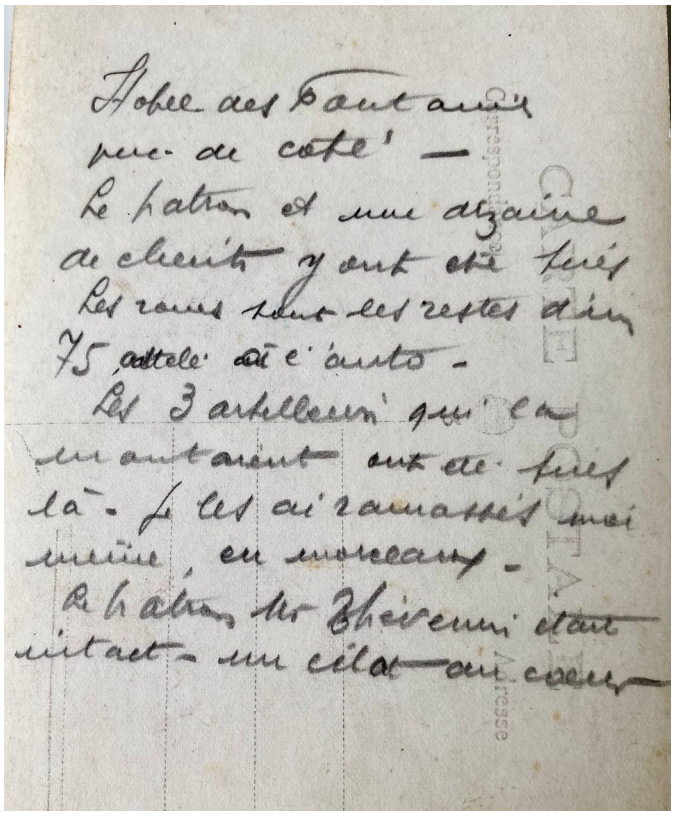


L'Hôtel des Fontaines, vu de côté. Au premier plan, les grandes roues sont les restes d'un canon de 75 attelé à une automobile.

Transcription (Paul Petit) : « Hôtel des Fontaines, vue de côté. — Le patron et une dizaine de clients y ont été tués. Les roues sont les restes d'un 75 attelé à l'auto. Les 3 artilleurs qui la montaient ont été tués là. Je les ai ramassés moi-même, en morceaux. Le patron Mr Thévenin était intact, un éclat au cœur. »

Souvenir de Michel René, à propos de cette scène :

« Ma mère me dit d'aller dire à grand-père que le repas est prêt. Au moment où j'arrive vers lui, il sort sa fourche des gravats avec la tête d'un tirailleur africain. Je me souviens qu'il y avait un canon de l'armée sur le toit de l'église. Les gens disaient que le bombardement était tombé sur un convoi militaire. »



Hôtel des Fontaines
près de Coté —
Le patron et une dizaine
de clients y ont été tués
Les roues sont les restes d'un
75 attelé à l'auto —
Les 3 artilleurs qui la
montaient ont été tués
là — Je les ai ramassés moi
même, en morceaux —
Le patron Mr Thévenin était
intact — un éclat au cœur —

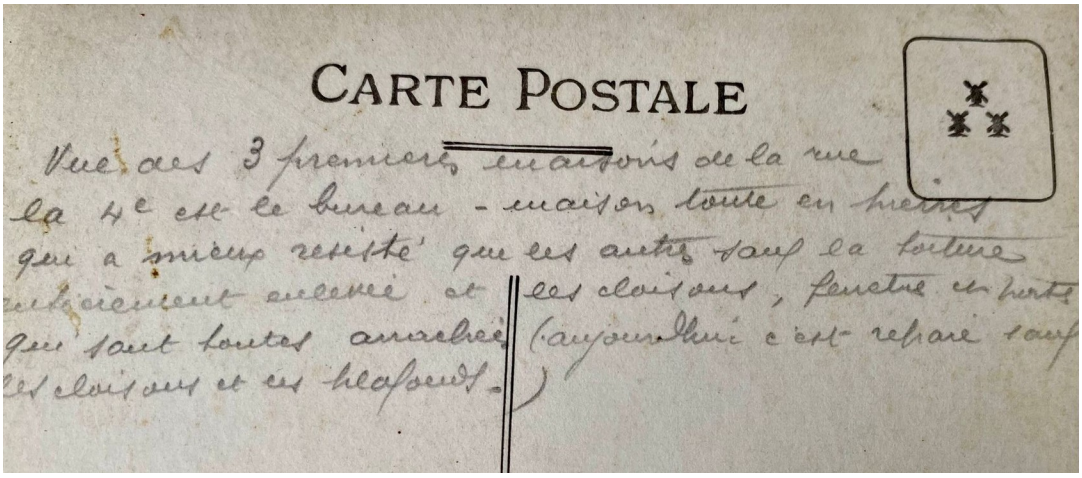
La note manuscrite de Paul Petit, au dos de la première carte.

La seconde carte montre l'entrée de la rue et le bureau de poste — celui-là même que la mère de Michel gardait.



Les trois premières maisons de la rue ; la quatrième est le bureau de poste.

Transcription (Paul Petit) : « Vue des 3 premières maisons de la rue. La 4e est le bureau — maison toute en pierre, qui a mieux résisté que les autres, sauf la toiture entièrement enlevée, et les cloisons, fenêtres emportées qui sont toutes arrachées. (Aujourd'hui c'est refait, sauf les cloisons et les plafonds.) »



La note manuscrite de Paul Petit, au dos de la seconde carte.

Au recto de cette carte, une flèche tracée au crayon désigne une ouverture, avec la mention : « …à cette fenêtre se trouve la porte d'entrée du b[ureau]… » (fin de la phrase coupée par le bord de la photo).

La première pièce est une photographie ; la seconde est une carte postale. Si ces deux images ont été conservées, c'est parce que le grand-père en avait écrit le récit au dos, lui qui avait ramassé tous les corps.

École communale

Cosne-sur-Loire, années 1944-1945



« Élève studieux à priori » — Michel, environ 9-10 ans.

À la piscine de Cosne

Cosne-sur-Loire



Figure acrobatique à deux : l'un porte l'autre debout sur ses épaules.



Équilibre sur les mains, au bord de la piscine.

Après la Libération

1945 – 1950

Après la Libération, le frère de Michel, André, les rejoint un an pour le collège, avant de retourner à Chaource comme interne au collège de Troyes. Leur mère quitte la poste de Cosne pour faire des remplacements dans toute la Nièvre.



Grande réunion de famille Petit, 1945.

L'identification ci-dessous a été notée de la main de Michel lui-même, en s'adressant à ses enfants :

À l'arrière, de gauche à droite : André (son frère) · Andrée (sa mère) · Mathilde Vernier (sa grand-mère) · oncle Marcel · Paul Petit (son grand-père) · Paulette (sa tante).

À l'avant : Jean-Marie Pernin (fils de Paulette) · Daniel (fils de l'oncle Marcel) · Claude Pernin (fils aîné de Paulette) · Michel René Farine.

Billom — enfant de troupe

1947 – 1951

Pour que Michel ne reste pas seul à Cosne et poursuive l'école sans interruption, il devient enfant de troupe à Billom, où il reste de 1947 à 1951 — emmené là-bas par le compagnon de sa mère, qu'il ne revoit jamais : celui-ci décède de tuberculose, contractée durant les nuits passées au maquis. Il obtient son BEPC, puis est muté à Autun après 1951.

Plusieurs portraits en uniforme datent de cette période.

L'École militaire préparatoire de Billom, créée par la loi de 1884, ouvre en 1886 dans le Puy-de-Dôme. Elle accueille près de 400 enfants de troupe. Après la guerre, les élèves y poursuivent leurs études de la 4ème à la 1ère avant de rejoindre Autun ou Aix-en-Provence. L'école a fermé ses portes en 1963.



Portrait en uniforme et béret.



1951 — Michel en uniforme.



Porte-drapeau de l'école.

L'année du BEPC, avec ses camarades — « Dieux du stade 1951 ».



« Dieux du stade 1951 » — l'année du BEPC.

Michel était avant-centre de l'équipe de football de l'école.



L'équipe de football de Billom.

Note : le témoignage de Michel indique « En 1950, BEPC en poche, je suis muté à Autun ». L'album retient la chronologie Billom (1947-1951) puis Autun — léger écart à clarifier si besoin.

Officier — le parcours

1952 – 1982

Michel René a retracé lui-même, de sa main, les étapes de sa carrière militaire et de sa vie, année par année. Les pages qui suivent en reprennent fidèlement la trame. Les photographies correspondantes seront ajoutées ultérieurement.

Autun et l'engagement

1952 – 1955

1952-1953 — Autun, classe de première.

1953-1954 — Engagement à Nîmes.

1954-1955 — Stage à Pontoise.

Premières affectations

1955 – 1958

1955-1957 — Kehl (Allemagne).

1957-1958 — Tunisie : Bizerte, Kélibia, Sfax.

1958-1959 — Strasbourg : concours d'entrée à l'École militaire.

Coëtquidan

1959 – 1960

En 1958, Michel René réussit le concours d'entrée à l'École militaire de Strasbourg, qui préparait les sous-officiers et militaires en service au concours de l'École spéciale militaire interarmes (ESMIA). Admis, il rejoint Coëtquidan en 1959-1960.

L'École militaire de Strasbourg — ce nom est officiellement adopté le 15 novembre 1958. À partir de 1959, l'école se consacre principalement à la préparation des candidats à l'ESMIA, la voie d'accès au corps des officiers ouverte aux sous-officiers et militaires déjà en service — distincte du concours direct de Saint-Cyr.

Coëtquidan (Morbihan, Bretagne) accueille depuis 1945 les écoles de formation des officiers de l'armée de terre. L'École spéciale militaire de Saint-Cyr, fondée par Napoléon en 1802, y a été transférée après la destruction de ses bâtiments historiques pendant la Seconde Guerre mondiale. L'École militaire interarmes partage le même site et les mêmes traditions — dont la grande tenue à casoar et gants blancs.



« ...debout, les officiers ! » — Michel René est le premier à droite.

Lors du baptême de la promotion, la tradition de Saint-Cyr veut que les élèves soient à genoux et se relèvent au commandement consacré : « À genou, les hommes... debout, les officiers ! ». Les légendes inscrites sur les deux photos de cérémonie reprennent cette formule traditionnelle.



Remise cérémonielle en grande tenue.



« À genou, les hommes... »

Jeune officier

1960 – 1966

1960-1961 — Châlons-sur-Marne.

Octobre-décembre 1961 — Stage à Nîmes.

1961-1963 — Algérie (avec un stage à Pontoise).

1963-1966 — Bitburg (Allemagne).

Nîmes et Mulheim

1966 – 1971

1966-1969 — Nîmes.

1969-1971 — Mulheim (Allemagne).

Note : une courte ligne de la chronologie, entre Nîmes et Mulheim (vers 1969), reste d'une lecture incertaine sur l'original. À confirmer.

Enseignement et études

1971 – 1977

1971-1972 — Professeur à Pontoise (radar).

1972-1973 — Études à Paris.

1973-1975 — Études à Rennes.

1975-1977 — Rennes (et Bruz).

Belfort, Abidjan, Vadans

1977 – 1982

1977-1980 — Belfort.

1980-1982 — Abidjan (Côte d'Ivoire), auprès des attachés militaires en ambassade.

1982 — Vadans, qui restera la maison familiale jusqu'à la fin des années 1990.

Photographies à situer

Deux photographies d'âge adulte restent à dater précisément et seront insérées dans les sections ci-dessus :

— *« Dans les Alpes » (randonnée)*

— *« Sur la terrasse de la maison Vadans » (à partir de 1982)*